



questions
de communication

Questions de communication

17 | 2010

Les cultures des sciences en Europe

Julie SÉDEL, *Les médias et la banlieue*

Lormont/Paris, Éd. Le Bord de l'eau/INA, coll. Penser les médias, 2009,
247 p.

Nathalie Antiope



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/252>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Nathalie Antiope, « Julie SÉDEL, *Les médias et la banlieue* », *Questions de communication* [En ligne],
17 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/252>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Julie SÉDEL, *Les médias et la banlieue*

Lormont/Paris, Éd. Le Bord de l'eau/INA, coll. Penser les médias, 2009, 247 p.

Nathalie Antiope

RÉFÉRENCE

Julie SÉDEL, *Les médias et la banlieue*. Lormont/Paris, Éd. Le Bord de l'eau/INA, coll. Penser les médias, 2009, 247 p.

- 1 En mettant en évidence les luttes symboliques de définition qui se cristallisent autour de la banlieue depuis une trentaine d'années, Julie Sédel propose au lecteur une approche inédite de cet objet social singulier. Questionnant les relations complexes qui unissent la banlieue aux médias (télévision, presse écrite, radio), l'auteure s'intéresse spécifiquement au « travail d'imposition à l'œuvre à travers l'étude des discours et des pratiques journalistiques mais aussi des stratégies des sources pour peser sur les représentations » (p. 27). Pour sa démonstration, elle concentre son étude sociologique sur deux grands ensembles de la banlieue parisienne : celui de Luth à Gennevilliers dans les Hauts-de-Seine et celui des Courtilières à Pantin en Seine-Saint-Denis. Après une analyse diachronique du traitement journalistique et de l'évolution des visions du monde consubstantielles aux quartiers populaires de la périphérie des villes, l'auteure montre en quoi la construction et la métamorphose des représentations inhérentes au « problème social banlieue » (p. 18) sont intimement liées aux transformations des pratiques journalistiques elles-mêmes. En effet, si l'« on ne peut comprendre la façon dont les visions journalistiques sont construites sans tenir compte des transformations sur les plans économique, politique, social et démographique » (p. 57) qu'ont connues les banlieues depuis leur naissance, il est également primordial de tenir compte des transformations des « logiques de production de l'information » (p. 170) qui déterminent la manière dont les journalistes construisent des images – trop souvent négatives – de la banlieue.

- 2 À partir d'une enquête menée auprès de 24 journalistes issus de médias divers (TF1, France 2, France Soir, *Le Figaro Magazine*, *Le Monde*, *Libération*, *Le Parisien*, *Télérama*, RTL, AFP) afin de mieux saisir les ressorts de construction des représentations médiatiques et médiatisées de la banlieue, cet ouvrage met en exergue la manière dont les journalistes appréhendent et traitent la thématique des « espaces périphériques ». Il en ressort que « les logiques journalistiques qui président aux représentations des "problèmes sociaux" peuvent se lire comme le catalyseur de plusieurs tensions »(p. 117). Autrement dit, la division et l'organisation du travail supposent ainsi l'existence de luttes symboliques et de conflits internes à l'univers journalistique lui-même car les sujets ayant trait à la banlieue « ne sont ni glorieux, ni valorisants » (p. 116) pour ceux qui les couvrent et suscitent peu de reconnaissance de la part de la hiérarchie et des pairs. C'est donc en prenant en compte les caractéristiques de l'univers organisationnel et structurel dans lequel évoluent les journalistes et les contraintes qui lui sont inhérentes « que l'on peut expliquer comment se construit l'information » (p. 155). De ce fait, il faut considérer les contraintes structurelles, organisationnelles et économiques des médias, la télévision en premier lieu. La montée de la logique commerciale et de la dépolitisation « au sens partisan du journalisme » (p. 238) conduisent les journalistes à privilégier les faits et événements violents (les violences urbaines) et les phénomènes de délinquance, à privilégier une vision « réaliste » aux dépens d'une vision « angéliste » pour reprendre la typologie des sociologues Éric Macé et Angéline Peralva (p. 129). Cette distinction binaire des phénomènes de banlieue (négatifs *versus* positifs) induit elle-même un jugement de valeur de la part des journalistes et influencent leurs pratiques professionnelles : « Pour moi c'était ça mon centre d'intérêt principal, tout ce qui était violences urbaines, et tout ce qu'on appelle les points négatifs en fait des banlieues. Comme je suis journaliste, les points positifs, ça ne m'intéresse pas vraiment », précise un journaliste du *Figaro Magazine* (*ibid.*).
- 3 Comme le souligne Patrick Champagne, « le poids fonctionnel des médias de grande diffusion dans le processus final de production de l'information tend à devenir de plus en plus important » (p. 161). De ce fait, les médias ont un poids grandissant dans la construction de la réalité sociale. Plus particulièrement, ils jouent un rôle central dans l'espace public au sein duquel ils véhiculent, le plus souvent, « une représentation négative d'une population stigmatisée associée à des espaces urbains en déshérence » nodale à l'image stéréotypée qu'ils construisent de la banlieue depuis la fin des années 70 (p. 239). Dénonçant le pouvoir de définition des médias et leurs effets amplificateurs (p. 194), souffrant de leurs effets simplificateurs, les quartiers HLM du Luth et des Courtilières sont, au fil des années, devenus davantage sensibles à leur image. C'est donc en réaction à des représentations et mises en récits médiatiques, jugées déformantes et déformées, et produites par l'extérieur, que les acteurs sociaux de ces quartiers populaires mettent progressivement en place des politiques de communication visant à la « réparation symbolique » (p. 195). L'ambition des municipalités du Luth et des Courtilières est ainsi de produire et de développer des (contre-)discours afin de combattre le mythe de la « cité-ghetto » (p. 183) et les stéréotypes qu'il sous-tend. L'objectif étant de lutter contre les stigmates et les amalgames si prégnants de la « réalité » des banlieues telle qu'elle est publicisée par les médias : toxicomanie, immigration, délinquance, chômage. D'ailleurs, le pouvoir de naturalisation (dans le sens de « rendre naturel ») des représentations sociales que possèdent les médias est tel que certains individus finissent par intérioriser ces stigmates « comme l'illustre un habitant

du Luth, Marocain, qui explique que le bâtiment où il vit a commencé à se dégrader avec les « immigrés » (p. 72). Prise en charge par des spécialistes de la communication au sein des institutions municipales et des organes associatifs, cette politique communicationnelle a pour ambition de « donner une bonne image » des quartiers populaires (p. 201). L'ensemble du dispositif mis en place a pour fonction de produire et de diffuser une image différente du quartier vis-à-vis de l'extérieur et surtout de « renarcissiser » les habitants (p. 202). Toutes les actions spécifiques entreprises dans cette perspective (boîtes à idées, articles dans la presse locale, réalisation de documentaires, micro trottoirs, participation à des émissions télévisées) concourent à produire une image « positive » et « de l'intérieur » du groupe des habitants de ces grands ensembles périphériques. Pour toutes ces actions marketing « la dimension pédagogique, très présente dans le projet de réparation, consiste, dans un premier temps, à socialiser les profanes aux règles de fonctionnement du journalisme » (p. 220), de les sensibiliser – les jeunes notamment – au pouvoir de définition des médias. Aussi la mise en lumière des stratégies et tactiques communicationnelles de valorisation déployées par ces acteurs, dont l'objectif est de se prémunir de l'image médiatique disqualifiante donnée d'eux-mêmes, constitue un des apports essentiels de cette étude. Dans ce processus, les médias deviennent une véritable ressource car l'élaboration d'une bonne image au sein de l'espace public médiatique passe par des stratégies de contrôle et de production de l'information (p. 212) qui supposent la sélection des interlocuteurs tout comme le choix rigoureux de ceux, parmi les habitants du quartier, habilités à parler aux médias. En effet, l'une des caractéristiques du groupe des « banlieusards » tient au fait qu'il ne dispose ni des moyens sociaux, ni des instruments d'accès, et surtout ni du capital culturel et symbolique, nécessaires à une expression publique légitime. Ce groupe est à l'image de ces « catégories stigmatisées » désignées par Erving Goffman qui « incapables d'une action collective doivent se soumettre pour être reconnues et entendues comme telles à une organisation supérieure » (p. 26). Dans ce contexte, les municipalités (*via* les élus locaux notamment) et les d'associations de quartiers (*via* leurs représentants) deviennent les interlocuteurs légitimes des banlieues dans les médias. De plus, ce travail de riposte et d'entretien du capital symbolique consiste (surtout) en une certaine mise en scène du groupe social des « banlieusards » au sein de l'espace médiatique. Même s'ils se prennent progressivement au jeu, il apparaît qu'il est difficile, *in fine*, pour « les médiatisés de subvertir les formats [...] imposés » par les médias (p. 227). La pratique médiatique de ces populations stigmatisées est donc ambivalente au vu des usages qui peuvent être faits des médias et de ce que les médias peuvent eux-mêmes faire des groupes et des agents sociaux (p. 228). Ils leur permettent d'exposer et, par conséquent, de publiciser leurs visions du monde, de mettre en récit une certaine image « positive » qui n'a pas habituellement de place dans les rédactions nationales, tout en les amenant, en raison des spécificités des dispositifs médiatiques, à se conformer au rôle pour lequel ils sont sollicités, renforçant ainsi, paradoxalement et « contre leurs intentions, les stéréotypes existants » (p. 241). Et c'est la mise au jour de cette ambivalence structurante qui permet de comprendre les relations complexes qui unissent les médias à la banlieue dans la mesure où elle est au cœur des rapports de force symboliques qui conduisent à l'invention de nouvelles catégories spatiales (« quartiers difficiles »), de nouvelles catégories sociales (« jeunes en difficulté »), de nouvelles catégories policières (« violences urbaines », p. 9).

- 4 S'interrogeant sur l'instrumentalisation réciproque des médias et de la banlieue, cet ouvrage souligne donc de façon intéressante le processus de co-construction

d'imaginaires sociaux et de discours médiatiques inhérents à une même réalité « objective » sociale, culturelle et politique. En ce sens, ces représentations ne peuvent être considérées comme de simples artefacts car les représentations sont toujours socialement construites et circonscrites, et sont la résultante d'un jeu d'interactions complexes entre définisseurs primaires (sources légitimes de par leur statut institutionnel) et définisseurs secondaires (associations, chercheurs, militants) qui, eux, ont moins de poids sur la définition de l'événement et, plus largement, de la réalité (p. 173). C'est la raison pour laquelle tout l'intérêt est d'éclairer en les rendant intelligibles – comme le fait Julie Sédel dans cet ouvrage – ces interrelations qui structurent les luttes symboliques de caractérisation du monde social.

AUTEURS

NATHALIE ANTIOPE

CRPLC, université des Antilles et de la Guyane

nathalieantiope@gmail.com